



*Un terrien des îles. À propos de Jacques Barrau, JATBA
revue d'ethnobiologie 42*

Isabelle Leblic



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/668>
DOI : 10.4000/jso.668
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006
Pagination : 217-219
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Isabelle Leblic, « *Un terrien des îles. À propos de Jacques Barrau, JATBA revue d'ethnobiologie 42* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 122-123 | Année 2006, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/668> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.668>

« idéaux-types » correspondant aux attitudes dominantes au sein de la jeunesse « niaoulie » : les jeunes toujours très attachés à leur identité d'origine ; ceux adeptes du « French Pacific Way of Life » (pp. 267, 273), n'ayant guère de préoccupations identitaires ; les jeunes de « l'entre-deux » hésitant sur le choix à faire ; enfin, le cas des Indonésiens se rattachant à une autre identité culturelle ou religieuse du « Caillou » (se déclarant d'abord Caldoches, Kanak ou musulmans). À ces idéaux-types s'ajoute l'évocation des relations avec les autres groupes ethniques, et notamment du regard qu'ils portent sur ces Javanais si discrets, si modestes, et reconnus comme « la communauté la plus unanimement appréciée du territoire » (p. 286).

Au total, cet ouvrage très humain intéressera et satisfera un large public. L'auteur sait faire parler sa propre sensibilité sans se départir d'une grande rigueur dans l'évocation historique ou le traitement des données sociologiques. Il sait surtout rendre son texte vivant en multipliant les portraits, donner la parole aux « enquêtés », pour offrir au lecteur un florilège riche et émouvant d'histoires de vie des Niaoulis du Caillou.

Bruno SAURA
université de Polynésie française (UPF)

Un terrien des îles. À propos de Jacques Barrau, JATBA revue d'ethnobiologie 42, 2000-2004, 206 p., bibliogr., illustrations, photos.

Ce numéro du *JATBA*, le dernier paru (en 2005, bien que daté 2000-2004), inaugure-t-il la reprise de la publication de cette revue ? Nous ne pouvons que l'espérer ! Quoi qu'il en soit, nous saluons ici la parution tant attendue de ce numéro d'hommage à Jacques Barrau qui fut, rappelons-le, vice-président de notre société de 1972 à 1982 et auquel nous avons déjà consacré un numéro spécial en 2002 (*JSO* 114-115, 231 p.).

Nous pouvons apprécier dès la couverture un des nombreux talents de Jacques, le collage *L'oiseau des îles* qu'il a réalisé en 1966-1967. Nous avons déjà pu avoir un aperçu de ses talents artistiques à de nombreuses reprises et nous avons publié alors deux gouaches réalisées par lui sur des plantes de Tahiti et de Nouvelle-Calédonie (*JSO* 114-115, 2005 : 32-33). Quinze autres dessins au trait et quatre photos de Jacques Barrau sont également reproduits dans ce numéro qui rassemble après une courte présentation de Serge Bahuchet, trois inédits de Jacques, une notice biographique et sa bibliographie la plus exhaustive possible, puis sept articles pour lui rendre hommage.

Ainsi, Serge Bahuchet en avant-propos (pp. III-IV) rappelle son parcours de « terrien des îles » qui l'a amené à l'ethnobotanique des plantes alimentaires d'Océanie. Il mentionne aussi son rôle dans l'origine de l'enseignement en ethnobiologie, ethnoécologie et écologie culturelle... dans les cursus anthropologiques français. Puis Alice Peeters nous dresse une courte

biographie (pp. 1-8). Et Catherine Hoare, qui nous avait déjà établi la bibliographie de ses travaux sur l'Océanie, soit environ 140 références (2002 : 15-21), nous présente plus de 130 nouvelles références s'échelonnant entre 1946 et 2002, pour un total de 275. Il faut noter que toutes ces données sont consultables à la bibliothèque d'Ethnobiologie du Muséum national d'histoire naturelle. Son étendue montre, s'il en était besoin, l'ampleur des travaux menés par Jacques Barrau.

Trois conférences, inédites en français tout au moins, viennent ensuite. La première (pp. 33-48) est celle qu'il prononça au Muséum national d'histoire naturel le 27 février 1980 dans le cadre de la série de conférences sur *l'évolution des idées en Histoire naturelle*. En prenant « l'Homme comme objet d'Histoire naturelle », il y revient sur « les discutables oppositions Homme/Nature et Esprit/Matière et aussi avec la dialectique du social et du biologique dans l'Homme » (p. 33) car, poursuit-il :

« Cette dernière interaction bipolaire déconcerte bien des gens des Sciences de la Nature et de la Vie, au point que certains d'entre eux en sont aujourd'hui conduits à vouloir réduire les phénomènes humains au rang de produits d'un déterminisme univoque et strictement biologique. » (p. 33)

La deuxième conférence intitulée « Des îles comme sites propices à l'étude des relations entre les sociétés humaines et la nature » (pp. 49-64) a été donnée à Osaka le 27 octobre 1994 à l'occasion du prix Cosmos qu'il reçut à Tokyo, à l'université des Nations unies, pour ses travaux sur les relations entre les sociétés humaines et la nature, le 25 octobre. Publiée en anglais et en japonais, elle était inédite en français. Il y revient au départ sur son parcours entre la France et la Nouvelle-Calédonie de son enfance, où ses parents avaient émigré pour y trouver du travail et où il choisit de retourner exercer après guerre son métier d'agronome et de naturaliste. Constatant alors les fortes inégalités de cette société coloniale, il conclut : « les illusions paradisiaques de mon enfance coloniale se dissipent » (p. 50). Il parle ainsi de sa découverte de l'horticulture vivrière kanak, comme exemple d'une « civilisation du végétal » (selon P. Gourou) en opposition à celle des colons blancs plus orientée vers une « civilisation de l'animal » source de nombreux conflits, qui allait le conduire à l'étude de la flore vivrière malayo-océanienne. Puis, dans le chapitre « des plantes à multiples usages et des plantes pérennes multipliées par voie végétative », il revient sur les plantes rituelles ou cérémonielles qui sont d'anciennes composantes de la flore vivrière dont l'usage alimentaire est tombé en désuétude (p. 53) et montre comment l'ethnobiologie permet de décrypter l'évolution d'un complexe végétal utilitaire. Il note à juste titre le rapport amical de l'homme kanak au végétal qui n'est pas sans rappeler, comme l'a fait remarquer André Georges Haudricourt en comparant notamment les clones et les clans, ceux que les hommes ont entre eux. À la suite des travaux d'André Georges Haudricourt et de Carl O. Sauer, Jacques Barrau revient ensuite sur les comportements humains à l'égard de la nature et sur

les idéologies, sur « l'action indirecte négative » des cultivateurs océaniques qui n'implique « ni contact brutal dans l'espace, ni simultanéité dans le temps avec l'être domestiqué », mais un « traitement individuel amical » face à « l'action directe positive » et au « traitement massal et brutal » de la céréaliculture et de l'agropastoralisme occidentaux (pp. 56-57).

« En termes plus simples, gens de l'*hortus* et gens de l'*ager* comme du *pascuum* diffèrent profondément dans leurs comportements à l'égard de la nature, à l'égard de l'humain étranger, à l'égard des gens de leurs sociétés et à l'égard des idées qu'ils se font du surnaturel. » (p. 56)

Pour terminer, Jacques Barrau revient sur les îles, les écosystèmes insulaires étant des lieux privilégiés de l'endémisme, et la diversité biologique, plus à la mode sous le nom de biodiversité, en notant bien que si les populations de ces écosystèmes étaient plutôt bonnes gestionnaires de leur environnement, de notables exceptions furent repérées : la « surexploitation à des fins culturelles et rituelles du *Sophora toromiro* » à l'île de Pâques ; la disparition du *Sylviornis neocaledoniae*, oiseau géant de Nouvelle-Calédonie, il y a plusieurs milliers d'années ; les énormes oiseaux moa de Nouvelle-Zélande... Il conclut sur le fait que la nature est indissociable de l'homme, comme les sociétés humaines le sont de la nature, et c'est plutôt en cas de divorce entre l'espèce humaine et la nature que l'on se trouve face à la « dégradation de cette dernière et de la qualité de vie des hommes » (p. 62).

Enfin, la troisième, « Polenta, cassoulet et piperade. L'introduction des plantes du Nouveau Monde dans les cuisines régionales » (pp. 65-80), est celle qu'il donna avec Philippe Marchenay et Laurence Bérard en juin 1993 à Lyon lors du colloque *Gastronomie des régions, entre tradition et innovation* et dont les actes ne furent pas publiés. Ces trois auteurs reviennent là, à propos des cuisines régionales, sur l'incorporation progressive (par intégration et substitution) de nouvelles plantes cultivées américaines telles que le haricot, le maïs, le piment, la courge, la pomme de terre, la tomate, le topinambour et la patate douce, et montrent comment certaines ont pu jouer un rôle de premier plan dans les systèmes alimentaires locaux.

Suivent les articles sur diverses plantes et régions du monde. Virginie Lanouguère-Bruneau (pp. 81-106), dans la droite ligne des études menées par Jacques Barrau sur les plantes alimentaires du Pacifique Sud, nous décrit l'importance de l'igname, nourriture sociale et affective à Mota Lava aux îles Banks (Vanuatu). Après nous avoir présenté le calendrier agricole et les divers types de jardins, elle nous propose les résultats d'une étude menée, de 1997 à 1998, sur quarante-neuf jardins de huit familles. Puis elle revient sur l'origine de l'igname et de ses cultivars, sur les divers processus agricoles, de plantation des ignames, et utilisations de ce tubercule, pour conclure sur l'importance de la culture de l'igname par les vivants pour permettre le renouvellement de la société et du cosmos. Edmond Dounias, quant à lui, nous parle des jardins d'ignames sauvages des chasseurs-collecteurs kubu des forêts de Sumatra (pp. 127-146). Il repart

pour cette présentation d'un article de Jacques Barrau « La région Asie-Pacifique comme centre de mise en culture et de domestication des végétaux », pour remettre en cause avec lui « cette vision linéaire de l'évolution des activités humaines, en décrivant les manipulations d'une catégorie de ressources » par la société kubu (p. 128).

Claudine Friedberg (pp. 107-112) évoque les enseignements de Jacques Barrau et ses qualités de conteur. Comment il racontait la colonisation en Nouvelle-Calédonie et la destruction des fondements de la société kanak qui en résulta, symbolisée par les hordes de bovins introduits piétinant les cultures kanak. Elle emprunte à Barrau cette image du combat contre la vache au Mexique notamment, qu'elle utilise comme révélateur de l'absurdité de notre modèle de développement. Et aujourd'hui, on en arrive à la vache folle ! « Pauvres vaches » ! Si ce qu'enseignait Jacques il y a plus de trente ans est aujourd'hui partout présent, force est de constater que cela n'a pas changé « la marche du monde vers la destruction des ressources indispensables à la vie sur l'ensemble de la planète » (p. 108). On peut donc s'interroger sur le rôle des pouvoirs publics, financiers et économiques en la matière ou plutôt sur leur surdité qui sonne comme une complicité face aux cris d'alarme toujours plus nombreux et au « rôle des chercheurs dans cette mascarade » (p. 109). Ainsi, comme elle le souligne :

« Depuis que Barrau a cessé de donner des cours, les choses n'ont pas beaucoup changé et pour les étudiants qui ont choisi de se former dans une approche interdisciplinaire des problèmes d'environnement, il est toujours aussi difficile de trouver un emploi alors même que l'on annonce partout que la résolution de ces problèmes devient prioritaire pour l'avenir de nos sociétés. » (p. 109)

Laure Emperaire (pp. 113-126) nous emmène en Amazonie brésilienne pour nous parler de sa biodiversité agricole, de ses ressources et de sa conservation du patrimoine, à partir du cas du manioc. Christian Coiffier et Catherine Orliac (pp. 147-164) nous présentent, à propos de l'arbre *miamba* et la maison cérémonielle, le lien entre la mythologie et des anciens vestiges trouvés à Palembang, chez les Iatmul de Papouasie Nouvelle-Guinée. Puis Georges Métaillé (pp. 165-186) nous parle de l'origine des légumes en Chine, en partant du constat de Jacques Barrau que « la plupart des plantes de nos potagers et vergers ont une origine étrangère plus ou moins lointaine » (p. 165). En partant d'un aperçu des sources historiques présentant les plantes légumières, il survole trois millénaires d'attitudes des Chinois qui ont préféré enrichir progressivement leur fonds ancien d'apports nouveaux plutôt que de les remplacer comme l'ont trop souvent fait les Européens. Pour finir, Geneviève Michon (pp. 187-206) revient sur quelques réflexions de Jacques Barrau à propos des relations sociétés/forêts pour nous parler de la forêt dans tous ses états, ni *ager*, ni *hortus*, en partant de l'exemple des pratiques agroforestières des paysans de Java. Agronome de formation, tout comme Jacques à son époque, elle questionne donc la nature de ce que l'on appelle « forêt » pour décrire les rapports de l'homme à la nature. Derrière l'*hortus*, elle

trouve les jardins-forêts du pays sundanais, puis l'agroforêt... Pour résumer, à travers cet article, l'auteur relit les dynamiques de déforestations tropicales à la lueur de l'opposition entre forêt domestiques et autres... et de l'émergence de nouvelles formes de traitement collectif de la nature.

En bref, un numéro d'hommage à la hauteur du regretté Jacques Barrau qui vient utilement compléter celui que nous avons fait dans notre journal en 2002.

Isabelle LEBLIC
CNRS - LACITO

PIERRE LEMONNIER, 2006. *Le sabbat des lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée*, Paris, Stock. 414 p., bibliogr., cartes, glossaire.

Les *ombo'*, êtres cannibales envahissants et multi-formes, sont une des plaies de la vie des Ankave de Papouasie-Nouvelle-Guinée ; ils sont au cœur de « leurs manières d'expliquer le malheur et de gérer la mort ». C'est cet angle privilégié d'accès au système de pensée et aux relations sociales ankave qu'a choisi Pierre Lemonnier dans son *Sabbat des lucioles*. Ces entités inquiétantes et les nombreux versants sombres de cette société sont au centre du voyage auquel il nous convie, dans sa description d'un groupe anga⁹ méridional. Traversée qui pourtant n'a rien de sinistre, menée au rythme du marcheur dévalant les pentes des Hautes Terres, dans un style que colore une distance légèrement ironique, implacablement traversée d'instant de joie, de compassion ou d'effroi face aux forces de vie et de mort propres à ce petit peuple d'horticulteurs, cueilleurs, chasseurs, pêcheurs et éleveurs des montagnes tropicales de la plus grande île de l'Océanie.

Comme de nombreux peuples de Nouvelle-Guinée, les Ankave de la vallée de la Suowi vivent dans des villages... le plus souvent déserts, sauf au temps des cultures, bien disposés cependant pour résister aux attaques ennemies encore fréquentes dans un passé récent. Ils résident généralement dans de petits campements provisoires correspondant à des unités familiales restreintes établies en divers lieux de la forêt selon les ressources prévisibles du moment, fruits et noix en particulier. Entre village et forêt, « la continuité de deux univers pour nous différenciés se trouve au centre d'une manière de former une société où chacun reste chez soi, dans une forêt qui ne reste mystérieuse et démesurée qu'à l'étranger en quête d'aventure [...]. Dans un rayon d'un jour de marche (soit une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau), chaque recoin de l'espace où vit un Ankave lui est familier [...]. Les membres d'un clan ou d'un lignage s'approprient un secteur de forêt et s'en transmettent le droit

d'usage de génération en génération [...]. Cours d'eau et lignes de crête délimitent ces territoires [... mais] cet espace bien connu de chacun [et où s'inscrivent ces droits] ne représente cependant qu'une partie de la vallée. » En effet, malgré la fin des attaques entre villages voisins, les marges de ces territoires appropriés rapprochent d'autres villages ankave dont les habitants gardent une « épouvantable réputation d'*ombo'* » (pp. 32-33). Les Ankave en effet vivent dans la crainte d'attaques ennemies, de celles des sorciers *ayao'* et, surtout, sont presque quotidiennement obsédés par leurs luttes contre les terrifiants *ombo'*, mangeurs de cadavres, responsables de la quasi totalité des maladies et des morts, et venant souvent à s'incarner dans des membres vivants de la communauté.

Dans la vie courante, les Ankave se caractérisent par un refus de la coopération : ils sont « gens qui s'évertuent à ne rien faire ensemble » (p. 13). Laissant une part « plutôt aimable » au monde féminin – ce qui est à comprendre dans un contexte anga, guère féministe (cf. Bonnemère, 2004 : 315-320) –, ils manifestent peu d'enthousiasme pour nos Églises et ignorent le suicide, à la différence de leurs voisins Baruya qui ont dans ce domaine un des taux les plus élevés au monde. Outre les séances de tribunal, les visites d'officiels et surtout d'infirmières – tout ceci depuis une vingtaine d'années –, les principales occasions de regroupement des « unités familiales ordinairement dispersées restent, outre les initiations masculines, des festins » à base de *Pangium edule* et de pandanus, « au point que les deux saisons reconnues [...] sont définies par référence à la maturation » de ces deux plantes (Bonnemère, 1996 : 48).

Le temps des morts est une autre occasion de rassemblements. Une large part du livre est consacrée aux funérailles qui sont souvent parmi les institutions maîtresses des relations sociales et des représentations en Océanie – avec les initiations dans le cas des Ankave et des Anga (Bonnemère, 2004). Simultanément les (sur)vivants et les *ombo'* vont à leur façon marquer les décès, car chacun dispute à l'autre le traitement du cadavre. À côté des obsèques conduites par les villageois, ceci se manifeste par des réunions de lucioles – et de bien d'autres animaux encore – qui se métamorphosent en hommes *ombo'* quand il s'agit de passer aux agapes. À ces *ombo'* que nous dirions fantasmatiques correspondent, pour les Ankave, de bien tangibles *ombo'* humains promis à un sort funeste en cas d'identification. Les *ombo'* sont ainsi un « inextricable mélange d'un humain et d'un être mauvais ». Dans ces circonstances, comment distinguer un homme d'un *ombo'* ? Il tient en main un petit bout de bois, car ces gens-là ne mangent pas avec leurs mains nues la chair putréfiée du mort quand ils se repaissent, en de « joyeuses ripailles », de cadavres dont la chair a cessé de puer, car ils ont pris soin de lui faire remonter un

9. Les peuples anga, autrefois désignés par le nom péjoratif de Kukukuku, furent d'abord décrits dès la fin des années 1930 par la grande anthropologue britannique Beatrice Blackwood. Le mot anga signifie « maison ». Dans un pays souvent guerrier, ils furent réputés pour leur extrême violence. Les groupes les mieux connus des ethnologues sont les Baruya, « Sambia », Iqwaye, Kamea, surtout étudiés par, respectivement, Maurice Godelier et Jean-Luc Lory, Gilbert Herdt, Jadran Mimica et Sandra Bamford. Les Ankave sont étudiés par Pierre Lemonnier et Pascale Bonnemère.